

Les espaces littéraires russes dans le premier tiers du XIX^e siècle et la science

NATALIA SACRÉ

Au début du XIX^e siècle, la société russe est marquée par un surcroît d'intérêt porté aux sciences. Par rapport au siècle précédent, où cet intérêt était souvent associé à des pratiques de sociabilité mondaine et aristocratique, le cercle de transmission de la pensée scientifique commence à s'élargir considérablement et à devenir une partie intégrante de la culture nationale. On en trouve les premiers signes littéraires chez Siméon Polotski au XVII^e siècle et chez Mikhaïl Lomonosov au XVIII^e siècle. Avec l'œuvre de Polotski, et essentiellement son recueil de poèmes *Couleur Vertograd* (*Vertograd mnogocvetnyj*) paru en 1678, le discours scientifique constituera progressivement une composante de la culture russe. Le phénomène est encore renforcé par l'arrivée sur la scène historique de Pierre le Grand, dont les réformes ont contribué à une large promotion des sciences.

Malgré l'éveil intellectuel suscité par ces réformes, la littérature est encore très modestement représentée dans la culture nationale à cette époque. Les auteurs se contentent le plus souvent de traduire des écrits occidentaux plutôt que de se lancer dans la rédaction d'ouvrages originaux. Toutefois, la traduction et la publication de nombreux livres occidentaux amènent la littérature laïque à sup-

planter la littérature ecclésiastique¹. Après la mort de Pierre, un des fervents défenseurs de ses réformes, Antioche Kantemir (1708-1744), considéré comme un des fondateurs de la littérature classique russe, a condamné dans une de ses *Satires* intitulée *À mon esprit*, Satire I (*K Umu svoemu*, 1729) l'attitude des contemporains hostiles à la promotion des sciences dans le pays. Autre rare voix littéraire de la période postérieure à Pierre, celle de Mikhaïl Lomonossov, qui popularise les idées scientifiques en essayant de les rendre compréhensibles à tous, et qui prône l'unité du poète et du savant. Sous Catherine la Grande, qui a marqué l'histoire russe par ses relations avec les philosophes des Lumières, la promotion des sciences ne cesse de se développer.

L'image du médecin dans la littérature russe des XVII^e et XVIII^e siècles

Malgré cet éveil de la société russe aux sciences, l'espace littéraire reste en deçà de la littérature occidentale dans ce domaine. Ce constat se révèle à travers la conception du personnage du médecin, représenté dans la littérature à travers le prisme de la raillerie, dans les intermèdes – un genre très populaire avec les comédies, fables et épigrammes, mais également dans les revues à contenu satirique.

Dans les intermèdes, qui appartiendront plus tard au répertoire des théâtres populaires (*balagan*) jusqu'à la fin du XIX^e siècle, le médecin est généralement un étranger (un Hollandais, un Anglais ou un Français²). Le médecin des intermèdes pratique les saignées. Les trois fameux principes en ce domaine, que résume Molière dans *Le Malade imaginaire* : *saignare, purgare et clisterium donare*, et que nous ne rencontrons dans la littérature française que jusqu'à la première moitié du XVIII^e siècle, resteront en revanche encore

1. Parmi les auteurs russes de cette époque, peu nombreux, on peut citer Ivan Possochkov (1670-1726) et Gavriil Boujinski (vers 1680-1731) dont les ouvrages reflètent cet éveil de l'esprit scientifique dû aux réformes de Pierre. On attribue à ce dernier le livre *Junosti čestnoe zercalo* [Le miroir honnête de la jeunesse] (1717), considéré comme un code de conduite à l'euro-péenne pour les jeunes nobles. Par ailleurs, un élément significatif témoigne du développement de l'écrit : la publication du premier journal public, en date du 13 janvier 1703, *Vedomosti* [les Nouvelles].

2. Le médecin français symbolise plutôt la frivolité, qui donnera naissance au personnage du médecin des dames dans la littérature du XIX^e siècle, par exemple chez Alekseï Pissemski.

d'actualité à la fin du XIX^e siècle dans la littérature russe. Les clichés utilisés dans les intermèdes sont empruntés à la *Commedia dell'Arte* qui a servi de source d'inspiration à plusieurs auteurs de divers pays, comme Molière ou Lope de Vega. Le médecin y relève du charlatan qui prescrit des remèdes farfelus, voire suspects. L'attitude hostile est traduite par la peur, la méfiance, parfois la haine, et s'explique par le fait que les patients de l'époque ne voyaient que l'aspect extérieur des actes médicaux sans en comprendre le sens, ni même la langue en usage – le latin. De plus, les origines étrangères de la majorité des médecins sur le sol russe jusqu'au XIX^e siècle renforçaient dans le pays ce sentiment d'hostilité envers le corps médical, peut-être un peu plus qu'en Europe.

L'image du médecin dans les œuvres théâtrales du XVIII^e siècle poursuit la tradition des intermèdes – le praticien sous le masque satirique du bouffon. Dans ses pièces, *Le Chaman de Sibérie* (*Šaman sibirskij*) en 1786 et *Le Trompeur* (*Obmanščik*) en 1785, Catherine la Grande évoque les nouvelles idées liées aux sciences occultes venant d'Europe, brossant des portraits de médecins « imposteurs » sous les traits de chamans et de sorciers. Il est intéressant de noter qu'un demi-siècle plus tard, le thème des sciences occultes utilisé par la tsarine revient dans les espaces littéraires russes mais sous un autre angle, que nous évoquerons plus loin.

L'image satirique du médecin se retrouve également dans des épigrammes, où il est souvent associé à un assassin³. Cependant, comme celle des intermèdes ou encore des fables, la figure du médecin des épigrammes n'est pas une nouveauté en Russie. Dans la littérature française, par exemple, on trouve des épigrammes ciblant les médecins chez Boileau ou Lebrun-Pindare. Au XIX^e siècle en Russie, celles-ci visent encore les médecins, mais moins qu'au XVIII^e siècle. Mais même si la satire et la parodie à leur rencontre s'effacent à l'époque du romantisme, pour laisser place à l'évocation d'un personnage plus mystérieux, on trouve encore au XIX^e siècle de nombreux exemples d'épigrammes écrites dans l'esprit du XVIII^e, où l'image du médecin reste un objet de parodie. Ainsi chez Pouchkine :

3. Au sujet des épigrammes russes, voir Andreï Dobritsyn, « L'Épigramme : la logique de la miniature poétique », in Nora Bukhs (éd.), *La forme brève dans la littérature russe. Mélanges offerts à André Monnier*, Paris, Institut d'études slaves, 2010, p. 76-93.

Oublie la pharmacopée pour les couronnes de laurier
Et n'achève pas les malades, mais endors les bien-portants.
(1820)⁴.

Chez Piotr Viazemski, l'épigramme évoque un médecin pré-nommé Pacôme, qui se lance parallèlement dans l'art des traductions. Le poète fait ici un jeu de mots sur le double sens du verbe *perevodit'*, à la fois *traduire* et, dans le registre familier, *faire crever*, *tuer* :

Pacôme, médecin de district, à ses heures de loisir
Se libère de sa tâche meurtrière,
Depuis peu se lance dans les traductions.
Je m'étonne, Pacôme, de ton entêtement :
Aurais-tu traduit dans l'au-delà trop peu de personnes de ton
district ? (1825)⁵.

Dans les fables, un genre répandu dans la littérature russe au XVIII^e siècle, les médecins sont représentés sous différents visages, toujours négatifs : aventuriers, incompetents, rusés, souvent cupides. Il est intéressant de noter qu'on n'y trouve pas l'indication de leur origine étrangère, comme c'était le cas dans les épigrammes ou les intermèdes. Des auteurs comme Alexandre Soumarokov et Vassili Trediakovski, inspirés d'Ésope, se servent également d'un sujet migrant : « La Vieille et le Médecin ». Ce sujet sera repris au XIX^e siècle par Alexandre Izmaïlov dans « Kachtcheï et le Médecin » (« Kaščeï i Lekar' ») en 1817, et « L'Avare et l'ophtalmologiste » (« Skupoj i Okulist ») en 1828. Paradoxalement, hormis chez Alexandre Izmaïlov, le personnage du médecin ne figure plus dans les fables du XIX^e siècle, et ce malgré la multitude de sujets abordés par le grand maître de la fable russe, Ivan Krylov.

Néanmoins, au sein de la production du XVIII^e siècle, et malgré le fait que le thème de sciences et les représentants des sciences (les médecins en l'occurrence), sont évoqués essentiellement dans un contexte satirique, les revues littéraires deviennent de plus en plus marquées par la présence d'articles et d'ouvrages scientifiques, pré-

4. Ma traduction. Aleksandr Puškin, « Apteku pozabud' ty dlja venkov lavrovyx » [Oublie la pharmacopée pour les couronnes de laurier], *Polnoe sobranie sočinenij v 16 tomov*, M. – L., Akademija Nauk, 1947, t. 2, vol. 1, p. 142.

5. Ma traduction. Pëtr Vjazemskij, *Staraja zapisnaja knižka. 1813-1877, Čast' I*, [Vieux carnet. 1913-1877, 1^e partie]. URL : http://dugward.ru/library/vjazemskiy/vjazemskiy_staraya_zapishnaya_knijka1.html

parant ainsi le terrain à une littérature nouvelle. Les sciences commencent en effet à pénétrer dans la société, anticipant leur percée véritable au début du XIX^e siècle.

Notons, à titre d'exemple, la grande popularité du discours scientifique à la fin du XVIII^e siècle : des articles sur l'anatomie et le système nerveux sont publiés dans la première revue russe pour enfants, *Lectures enfantines pour le cœur et la raison* (*Detskoe čtenie dlja serdca i razuma*), éditée par Nikolai Novikov, et ensuite par Nikolai Karamzine entre 1785 et 1789 dans *De l'anatomie* (1789) – traduction d'un article de la revue quotidienne anglaise satirique et moralisatrice *Spectator* et *Du système nerveux* (1789). Une des revues de Pankrati Soumarokov parue en 1793 et 1794 et intitulée *La Bibliothèque scientifique, économique, moralisatrice, historique et distrayante* a publié en deux ans plus de soixante articles médicaux⁶.

Un aperçu des œuvres les plus variées de la littérature russe précédant le XIX^e siècle nous permet donc de constater que le discours scientifique n'y figure pas encore en bonne place, car la perception des sciences, de la médecine et en l'occurrence de son acteur, le médecin, s'effectue dans un contexte hostile. Une telle attitude vis-à-vis de la médecine et la science en général est devenue un thème récurrent et prépondérant dans le cadre satirique. La médecine se révèle en effet impuissante à soulager les souffrances devant l'approche de la mort, tout en voulant se constituer comme science. En cette période de *transition* vers la naissance d'une science moderne, on reproche toujours aux médecins leur incompetence. Le thème de la prétention et de l'irresponsabilité des praticiens est également très porteur à l'époque. D'une part, la littérature reflète la réalité de l'époque : dans le domaine de la santé, on dénonce l'incompétence d'un corps médical peu nombreux, le manque de moyens techniques dans les traitements, la formation insuffisante des médecins, l'absence d'expérience dans la pratique des soins. D'autre part, cette littérature est influencée par la représentation traditionnelle du médecin dans la littérature occidentale du XVII^e siècle. Le médecin y apparaît sous les traits d'un imposteur auquel les gens accordent communément leur confiance ; d'une manière comparable au prêtre, il prospère sur la peur universelle de la mort et abuse les hommes pour mieux asseoir son pouvoir sur eux. Des transformations capitales verront le jour au siècle suivant

6. Voir à ce sujet : Sergej Grombax, *Ruskaja medicinskaja literatura XVIII veka* [La littérature médicale russe du XVIII^e siècle], M., Akademija Medicinskix nauk, 1953, p. 165.

avec les changements survenus dans la conscience collective, dus en grande partie à l'évolution des sciences⁷.

Les « explosions » de la science au XIX^e siècle

En effet, le début du XIX^e siècle, ou plus précisément le premier tiers du siècle, marque un véritable tournant grâce à l'essor des sciences. C'est le premier jalon historique qui bouleverse les milieux intellectuels russes. Ce bouleversement peut être assimilé à l'« explosion » évoquée par Iouri Lotman dans son ouvrage *L'explosion et la culture*, qui écrit que « tout changement culturel, bien qu'il soit en lui-même imprévisible, dépend tout de même de processus prévisibles⁸ ». À la suite de cette « explosion », le mouvement ne serait pas simplement transformé mais emprunterait également une nouvelle direction. Lotman parle de l'énergie créatrice qui traverse toute la culture, à chaque moment de l'Histoire. À la fin de sa vie, Lotman estimait que nous ne nous trouvions pas au bout du chemin, mais au seuil d'une « nouvelle grande explosion », au seuil de l'apparition de nouveaux modèles qui s'appuieraient sur une base scientifique plus large⁹.

Les deux autres « explosions » survenues au XIX^e siècle se révéleront beaucoup plus fondamentales que la première. Les années 1840 témoignent d'un intérêt particulier pour les sciences naturelles, qui deviennent un champ d'activité important et touchent pratiquement tous les domaines, y compris la littérature. On estime alors que les sciences naturelles ouvrent la voie à une meilleure compréhension de l'existence et des principes organisateurs de la société. Enfin, le plus grand tournant du siècle, véritable explosion dans les milieux intellectuels russes, a lieu dans les années 1860. C'est une époque de changements capitaux, survenus dans tous les domaines – social, scientifique et culturel, dus en partie à un « processus explosif » – la parution des *Réflexes du cerveau* d'Ivan Setchenov, dont la personnalité même représente un symbole qui a fait époque. Les sciences et en particulier la médecine deviennent alors des composantes de la culture.

7. Voir au sujet de l'influence de la médecine sur la société russe des années 1860, Konstantin Bogdanov, *Vrači, pacienty, čitateli* [Les médecins, les patients et les lecteurs], M., OGI, 2005, p. 234-266.

8. Jurij Lotman, *Kul'tura i vzyryv* [L'explosion et la culture], *Semiosfera*, SPb., Iskustvo-SPb., 2000, p. 108.

9. *Ibid.*, p. 57.

Si l'on revient au premier tiers du XIX^e siècle, le bouleversement qu'il a connu n'est certes pas d'une telle envergure. Cependant, c'est cette période qui se révèle particulièrement importante dans l'évolution de la « conscience collective » russe qui se débarrasse progressivement des préjugés des époques précédentes.

L'essor de la conscience scientifique au début du siècle s'explique, d'une part, par les idées nouvelles arrivées d'Occident et devenues très rapidement à la mode, comme le magnétisme, le galvanisme ou encore la phrénologie ; et d'autre part, par les découvertes faites dans divers domaines scientifiques par les savants russes eux-mêmes dans les années 1820 et 1830. Dans son fameux ouvrage *Pouchkine et les sciences de son temps*, Mikhaïl Alekseïev évoque une véritable effervescence due aux innovations dans plusieurs disciplines, depuis les mathématiques appliquées jusqu'aux sciences techniques et expérimentales¹⁰. Citons les noms qui ont marqué l'esprit de l'époque : Nikolai Lobachevski et sa géométrie non euclidienne¹¹, l'astronome Vassili Struve, fondateur de l'Observatoire de Poulkovo (1839) et ses études sur les étoiles doubles, Boris Jacobi et sa découverte de la galvanoplastie (1837). Vers la fin des années 1820, Pavel Schilling, scientifique et diplomate, proche des cercles littéraires, invente le télégraphe électromagnétique (composé d'un système à une seule aiguille et d'un code indiquant les caractères)¹². Témoigne également de l'effervescence intellectuelle du premier tiers du XIX^e siècle la parution en 1835 de *L'Encyclopédie universelle* conçue par un éditeur de Saint-Petersbourg, Adolf Pluchart, et inspirée du modèle allemand *Conversations Lexikon* (1796-1808), qui deviendra ensuite la fameuse encyclopédie Brockhaus¹³.

10. Mixail Alekseev, *Pušk'in i nauka ego vremeni* [Pouchkine et les sciences de son temps], M., L., AN SSSR, 1956, p. 9-125.

11. Nikolai Lobachevski suscite un grand intérêt auprès des intellectuels russes tout au long du XIX^e siècle : ainsi, Dostoïevski y fait allusion dans *Les Frères Karamazov*. Fëdor Dostoïevskij, *Brat'ja Karamazovy* [Les Frères Karamazov], *Sobranie sočinenij v 15 tomach*, SPb., Nauka, 1991, t. 9, p. 264.

12. L'information sur cette invention se répand tellement vite que Schilling se voit obligé de louer en 1832 un grand appartement dans la capitale, afin d'accueillir tous les curieux (y compris Nicolas I^{er} et les membres de sa famille). Cet homme aux multiples talents avait reçu le surnom de Cagliostro russe. Ses séances de démonstration ont également suscité un grand intérêt chez Pouchkine, qui l'a connu personnellement.

13. Selon l'historien et bibliographe Konstantin Semionov (1887-1966), Pluchart s'est aussi inspiré du modèle de l'Encyclopédie française, *Encyclopédie*

Un signe important de l'extension des sciences dans le champ de la culture est la publication de plus en plus fréquente d'articles scientifiques dans plusieurs revues populaires destinées au plus large public. Pour attirer les lecteurs avec les nouveautés scientifiques (par exemple, l'homéopathie), ou pour évoquer des idées à la mode comme le magnétisme, tous ces périodiques réservent certaines de leurs pages à la science. Certaines revues créent même des rubriques scientifiques à part. Citons *Le Messager de l'Europe*, *Le Fils de la Patrie*, *L'Abeille du Nord*, *Le Télégraphe de Moscou* ; *La Bibliothèque pour la lecture* et sa rubrique *Les Sciences* ; enfin, *La Gazette littéraire* elle-même comportait une rubrique spéciale *Les Nouvelles scientifiques*. Des périodiques comme *Le Télescope* avaient des pages consacrées aux sciences naturelles, *Le Microscope* et *Le Télégraphe de Moscou* mettaient en relief, à travers leurs titres (issus de la terminologie technique), leur lien avec la pensée scientifique. C'est à cette époque que commence un rapprochement réel des sciences et de la littérature, un véritable échange entre les découvertes scientifiques et les créations littéraires. Nikolai Polevoï, qui réserve des pages aux sciences dans sa revue *Le Télégraphe de Moscou*, note dans un des numéros de l'année 1825 la « ferveur [avec laquelle] on cherche maintenant le rapprochement et l'échange entre les découvertes scientifiques et les œuvres littéraires¹⁴ ». Apparaissent des personnalités comme Danilo Vellanski¹⁵, Kondrati Grum¹⁶, Vladimir Dahl ou encore Vladimir Odoïevski, qui réunissent en elles les vocations scientifique et littéraire, ou philosophique.

des gens du monde, répertoire universel des sciences, des lettres et des arts en 22 volumes (1833-1844), éditée à Paris, par Alexis-François Artaud de Montor. Konstantin Semenov, *Ènciklopedii v dorevoljucionoj Rossii* [Les Encyclopédies en Russie d'avant la Révolution], *Granat: ènciklopedičeskij slovar'*, 7^e éd., vol. 54, M., 1948.

14. *Moskovkij telegraf* [Le Télégraphe de Moscou], 1, 1825, p. 11.

15. Danilo Vellanski, médecin et philosophe, un *Schelling russe*, promoteur des idées du mesmérisme en Russie. C'est Vellanski qui a utilisé, dans un de ses ouvrages sur la physiologie pour la première fois en philosophie le mot "culture" comme terme scientifique ; jusqu'alors cette notion était seulement associée à "l'agriculture" et à "l'instruction". Danilo Velanskij, *Osnovnoe načertanie obščej i častnoj fiziologii, ili fizički organičeskogo mira* [Les Bases de la physiologie générale et privée ou de la physique du monde organique], SPb., 1836.

16. Premier médecin-écrivain et fondateur du journal *Drug zdravija* [L'Ami de la santé].

Dans sa monographie *Pouchkine et la médecine de son temps*, Sergueï Grombakh indique à titre d'exemple que *Le Fils de la Patrie*, en 25 ans (1812-1837), a publié plus de quatre-vingt-dix articles sur la médecine et les sciences naturelles¹⁷.

Parfois, les polémiques pouvaient faire évoluer voire changer la position initiale des intellectuels sur une théorie, comme ce fut le cas pour l'homéopathie, sujet qui divise encore aujourd'hui. Rares furent les périodiques qui n'abordèrent pas cette question : ainsi Pouchkine, dans *Le Contemporain*, fait-il référence aux ouvrages traitant ce sujet, ainsi que *Le Fils de la Patrie* qui publie toute une série d'articles au début des années 1830 en présentant des points de vue opposés (par exemple, des articles qui approuvent largement la théorie de Samuel Hahnemann et le pamphlet accusateur de Vladimir Dahl qui condamne cette théorie et surnomme son auteur *Pseudomessiac Medicus*)¹⁸. Malgré l'avis officiel, émis par le Conseil médical du ministère de l'Intérieur en 1832, sur l'inefficacité du traitement homéopathique, les polémiques perdurent jusqu'à aujourd'hui¹⁹.

Ainsi, grâce à la presse qui présentait à ses lecteurs non seulement des sujets nouveaux, mais aussi toute la diversité des opinions à leur propos, les milieux intellectuels russes pouvaient suivre les actualités et les tendances en temps réel.

Il est intéressant de noter que, dans le premier tiers du XIX^e siècle, il n'y avait pas de séparation distincte (contrairement aux années 1860) entre les revues populaires destinées à un large public et les périodiques scientifiques, d'ailleurs peu nombreux au début du siècle. En effet, le lecteur pouvait retrouver les mêmes auteurs évoquant les mêmes thèmes, dans les deux types de revues.

Science et littérature dans le premier XIX^e siècle

Si les sciences sont devenues un élément important de la vie intellectuelle, la littérature ne s'est pas tout de suite emparée de ce nouveau discours. La production littéraire du premiers tiers du XIX^e

17. Sergej Grombax, *Puškín i medicina ego vremeni* [Pouchkine et la médecine de son époque], M., Medicina, 1989, p. 67.

18. *Syn Otečestva* [Le Fils de la Patrie], 35-36, 1833, p. 22-33.

19. Voir à ce propos Natalia Sacré, « Iz istorii medicinskix teorij XIX veka i ix otráženie v russkoj literature » [De l'histoire des théories médicales du XIX^e siècle et leur reflet dans la littérature russe], in Vitalij Lexcier (éd.), *Obščestvo remisii: na puti k narativnoj medicine*, Samara, Samarskij Gosudarstvennyj Universitet, 2012, p. 256-274.

siècle reste marquée par l'époque précédente en ce qui concerne le thème de la médecine et l'image du médecin, qui apparaissent encore sous un angle satirique. Ainsi, Vassili Narejny et Nikolaï Gogol poursuivent les traditions du siècle précédent dans leur représentation du personnage du médecin.

En 1814, Narejny publie son roman *Le Gil Blas de Russie*, où il peint la société russe de son temps. Observateur attentif des mœurs, il donne une image du médecin tel qu'il est vu et considéré au début du XIX^e siècle, utilisant les stéréotypes de son époque sur les médecins incompetents et les étrangers qui provoquent la méfiance. Dans ce roman, les médecins sont affublés de noms éloquentes : par exemple, le médecin allemand s'appelle Grabschaufel, ce qui signifie à la lettre *la pelle pour creuser les tombes*²⁰. C'est d'ailleurs dans *Le Gil Blas de Russie* qu'un médecin d'origine russe fait sa première apparition dans la littérature.

Le thème médical traité dans la veine satirique de la littérature de l'époque précédente se trouve également chez Gogol. Son personnage du médecin porte encore le masque du bouffon. La présentation du médecin tient au principe d'ambivalence qui caractérise le système littéraire gogolien : selon Iouri Mann, les thèmes *soutenus* et les thèmes *familiers* cohabitent sans cesse dans son univers²¹. Les thèmes médicaux chez Gogol sont liés à son obsession de la mort et donc pris très au sérieux. Mais à l'opposé, le déplacement de l'accent du tragique au comique, propre à la prose de Gogol, rend le médecin ridicule : il se voit donc aussi réduit à un rôle de fantoche, celui des intermèdes du théâtre forain inspirés de la *Commedia dell'Arte*. Ainsi, le médecin dans *Le Nez* rappelle le per-

20. Notons que dans *Le Revizor* de Gogol, le nom du docteur Gibner à consonance germanique est aussi très parlant, en tant que dérivé du verbe *gibnut'* (*mourir, périr*). De même que chez Pouchkine, le nom du médecin Eseldorf, évoqué dans un de ses poèmes de jeunesse, *Bona* (1814), fait allusion à l'âne (de l'allemand *Esel*). Cette tradition d'octroyer des noms significatifs aux médecins étrangers sera suivie par Dostoïevski, dont les personnages de praticiens sont essentiellement d'origine allemande mais dépourvus de la connotation humoristique relevée chez les auteurs précédents. En revanche, leur nom comporte parfois un double sens et prend alors une dimension métaphysique qui dévoile la vraie nature du personnage : par exemple, Rutenspitz dans *Le Double* ou Herzenstube dans *Les Frères Karamazov*.

21. Jurij Mann, « Ambivalentnost' xudožestvenogo mira Gogolja » [L'ambivalence du monde littéraire de Gogol], *Toronto Slavic Quarterly*, 31, 2010. URL : <http://sites.utoronto.ca/tsq/31/mann31.shtml>

sonnage d'un intermède populaire du XVIII^e siècle ; le principe de composition du sujet est le même : à la recherche de son nez, perdu mystérieusement, le héros rencontre à tour de rôle les autres personnages. Dans les deux cas, dans l'intermède comme chez Gogol, la victime tient une conversation avec le médecin.

Dans *Le Révizor*, un autre personnage de médecin doté d'un nom significatif, Christian Ivanovitch Gibner, est inactif et muet. Il est représenté dans la grande tradition des intermèdes et des pièces comiques. Gibner ne dit pas un mot tout au long de la pièce mais émet seulement des sons incompréhensibles. Cette *physiologisation*²² de la parole constitue un des procédés favoris de Gogol : le personnage est caractérisé par la pauvreté de son verbe (souvent privé de tout sens), comme c'est le cas pour Akaki Akakievitch, qui émet uniquement des sons isolés, comme Gibner. Le procédé renforce évidemment l'orientation satirique. Cependant, sous le masque inspiré des guignols des intermèdes, Gogol crée des personnages beaucoup plus complexes : par exemple, sous les traits du médecin du *Nez*, on peut aisément déceler la figure du diable. Il porte en effet tous les indices sataniques : habillé de noir, les favoris noirs, il a une voix envoûtante et magique, qui lui donne pouvoir sur les autres personnages. Kovaliov n'arrive pas à percevoir le visage du médecin, comme il est impossible de voir le vrai visage du diable. Dans le cas où le nez sera retrouvé, le médecin propose un pacte à son patient en l'achetant. On retrouvera certains de ces traits chez le docteur Rutenspitz de Dostoïevski dans *Le Double*.

Tout en s'ancrant dans la tradition littéraire de l'image du médecin en Russie, Pouchkine va la faire évoluer. Dans ses textes poétiques de jeunesse (les épigrammes ou les poèmes de lycée), on relève le masque satirique traditionnel rencontré chez Narejny et Gogol. Dans certaines œuvres en prose, Pouchkine manifeste aussi une perception dépréciative du médecin, en continuant à le représenter sous les clichés traditionnels. Par exemple, dans *Les Récits de Biélkine* (1830), Biélkine meurt malgré les « efforts » du médecin du district, particulièrement habile à soigner les durillons :

Ivan Pétrovitch [...] mourut malgré les soins inlassables de notre médecin communal, homme fort savant, surtout dans le trai-

22. Ce terme est proposé par Vladimir Propp dans son ouvrage *Problemy komična i smexa* [Les problèmes du comique et du rire], M., Labirint, 1999, p. 122-123.

tement de maladies invétérées, telles que cors aux pieds ou autres maux de ce genre²³.

Les médecins de Pouchkine sont souvent des Allemands, ce qui confirme la tradition historique dans la représentation du médecin qui se poursuit jusqu'au milieu du XIX^e siècle dans la littérature russe, par exemple dans *Le Maître de poste* ou encore dans *Le Maure de Pierre le Grand*. Dans ce dernier texte, Pouchkine met en relief les attributs habituels du scientifique : son médecin porte un habit noir, une perruque de savant et parle le latin (on trouve les mêmes clichés dans la *Commedia dell'Arte* ou chez Molière). Quant aux vraies fonctions de médecin appelé à soigner, elles ne figurent pas dans le texte. Mais un personnage du médecin présenté en dehors de tout contexte satirique fait sa première apparition dans *Maria Schoning*, anticipant dans une certaine mesure la grande entrée du praticien missionnaire qui dominera dans la littérature à partir des années 1860. Dans ce texte de Pouchkine, le médecin apparaît sans être accompagné de son masque satirique, mais comme un protecteur des miséreux dans un monde aux dures réalités. Vikenti Veressaïev discerne dans *Maria Schoning* un esprit dostoïevskien²⁴. Malheureusement, Pouchkine n'a pas pu faire aboutir son projet et le roman est resté inachevé.

L'attitude de Pouchkine à l'égard des médecins a donc quelque peu changé : est-ce leur courage lors des épidémies de choléra qui ont secoué la Russie au début des années 1830 ou encore la naissance de ses enfants qui ont contribué à l'évolution de son regard ? C'est aussi à cette époque qu'il montre un grand intérêt pour les ouvrages scientifiques, dont plusieurs trouveront place dans la bi-

23. Aleksandr Puškin, *Povesti pokojnogo Ivana Petroviča Belkina* [Récits de feu Ivan Pétrovitch Biélkine], *Polnoe sobranie sočinenij v 16 tomach, op. cit.*, t. 8, vol. 1, p. 61. Alexandre Pouchkine, *Récits de feu Ivan Biélkine*, traduit du russe par André Gide et Jacques Schiffrin, La Bibliothèque électronique du Québec, coll. « À tous les vents », vol. 1127. Lev Tolstoï utilise les mêmes termes à propos des soins apportés à Pierre Bézoukhov dans *Guerre et paix* : « *Malgré leurs soins, leurs saignées et leurs médicaments de toutes sortes, la santé lui revint.* » Lev Tolstoj, *Vojna i mir* [Guerre et paix], *Sobranie sočinenij v 22 tomach*, M., Xydožestvennaja literatura, 1981, vol. 7, p. 216. Traduit du russe par Irène Paskévitch. URL : [https://fr.wikisource.org/wiki/Guerre_et_Paix_\(trad._Pask%C3%A9vitch\)/Partie_3/Chapitre_6](https://fr.wikisource.org/wiki/Guerre_et_Paix_(trad._Pask%C3%A9vitch)/Partie_3/Chapitre_6)

24. Vikentij Veresajev, *Puškin v žizni* [Pouchkine dans la vie], M., Lokid-Press, 2001, vol. 2. URL : <http://pushkin-lit.ru/pushkin/bio/veresaev/pushkin-v-zhizni/v-pridvornom-plenu.htm>

bibliothèque d'Oniéguine. Pouchkine gardera d'ailleurs tout au long de sa vie une véritable passion pour les sciences, et ces quelques vers composés vers 1829 sont devenus une sorte d'hymne aux chercheurs de tous les temps :

Ô que de merveilleuses découvertes
 Nous réservent : un esprit éclairé,
 L'expérience née d'erreurs cuisantes,
 Le génie, ami des paradoxes,
 Le hasard, dieu de l'invention²⁵.

Selon Mikhaïl Alekseïev, l'intérêt du poète touchait à pratiquement tous les domaines de la science : la physique (il connaissait personnellement Pavel Shilling, l'inventeur du télégraphe électromagnétique), les mathématiques (dans *Eugène Oniéguine*, il évoque « les tableaux philosophiques » du mathématicien et géomètre français Charles Dupin), l'astronomie (il mentionne les idées de Galilée dans la poésie « La Rotation » (« Dviženie ») en 1825). Il suit attentivement toutes les nouveautés techniques : ainsi, dans les brouillons de son drame inachevé *Scènes des temps des chevaliers* (1835), on trouve un dessin du *Perpetuum Mobile*. Les ouvrages scientifiques de la bibliothèque pouchkinienne témoignent d'un large spectre d'intérêts.

Comme tous les intellectuels de son époque, Pouchkine est au courant des théories médicales à la mode, comme le galvanisme. Mais, à la différence de ses contemporains, attirés davantage par son côté énigmatique et spectaculaire, il n'y voit pas un mystère, mais tout simplement un phénomène naturel produit par le courant électrique. Ainsi, selon Mikhaïl Alekseïev, le portrait de la vieille comtesse dans *La Dame de pique* est privé de tout caractère mystérieux : il s'agit plutôt d'une description *technique* qui correspond à la perception de Hermann, ingénieur de formation.

Les publications dans *Le Contemporain* témoignent également de l'intérêt de Pouchkine pour les sciences. La rubrique *Les Nouveaux Livres* des quatre premiers volumes du *Contemporain* fait référence à onze ouvrages médicaux, tandis que les numéros suivants, édités après la mort du poète, n'en mentionnent plus aucun.

25. Aleksandr Puškin, « O sko'lko nam otkrytij čudnyx... » [Ô que de merveilleuses découvertes...], *Polnoe sobranie sočinenij v 16 tomach, op. cit.*, t. 3, vol. 1, p. 464. Ma traduction.

Littérature et magnétisme

Alors qu'un espace littéraire relevant du discours scientifique voit le jour sous la plume des adeptes russes du romantisme, les théories qui touchent au domaine médical – le magnétisme, le galvanisme et la phrénologie ou encore l'homéopathie – occupent les esprits contemporains les plus éclairés qui les considèrent comme de vraies sciences, dont les données peuvent aider les médecins dans le traitement des maladies. C'est le cas du magnétisme qui, en donnant accès au plus intime : la conscience, attire par son pouvoir sur l'individu.

La théorie de Mesmer est apparue pour la première fois en Russie sous Catherine la Grande, et connaît une seconde mode sous Alexandre I^{er} après la guerre de 1812, en partie grâce à la promotion qui en est faite par Danilo Vellanski, traducteur en 1818 de l'ouvrage d'un des adeptes du magnétisme, Karl Kluge²⁶.

Les auteurs romantiques, dont on connaît la fascination pour le surnaturel et l'irrationnel, s'emparent de ce nouveau champ et les œuvres inspirées par le mesmérisme deviennent très vite à la mode, comme le récit de Nikolai Melgounov *Mais qui est-il ? (Kto že on ?, 1831)*, le roman de Nikolai Gretch *La Femme en noir (Černaja ženščina, 1833)*, l'œuvre de Nikolai Polevoï *Emma (1834)*, ainsi que *La Paysanne d'Orlach (Orlaxskaja krest'janka, 1838)* et *Le Cosmorama (Kosmorama, 1840)* de Vladimir Odoïevski. Tout en reflétant un véritable phénomène de mode, qui propageait les séances de magnétisme dans les deux capitales et engendrait un grand nombre de magnétiseurs, les auteurs s'inspirent par ailleurs d'un modèle littéraire créé par Hoffmann (*Le Magnétiseur, 1813, L'Homme de sable, 1816, La Maison déserte, 1817, Le Chevalier Gluck, 1819*).

Odoïevski et Polevoï vont aller plus loin que leurs confrères, pour qui l'acte du magnétiseur ne possède qu'un aspect spectaculaire ; ces deux auteurs le perçoivent quant à eux d'un point de vue scientifique, à partir des idées de Schelling. Selon le philosophe allemand, l'homme est un objet d'investigation scientifique qui ouvre de nouveaux champs d'interrogation ; il met dans cette quête

26. Karl Kluge, *Versuch einer Darstellung des animalischen Magnetismus als Heilmittel* [Essai d'une présentation du magnétisme animal comme moyen thérapeutique], Berlin, C. Salfeld, 1811, traduit par : D. Velanskij, *Životnyj magnetizm, predstavlenyj v istoričeskom, praktičeskom i teoretičeskom sodržanii*. [Le Magnétisme animal, présenté sous les aspects historique, pratique et théorique], SPb., tipografija Imperatorskogo Vospitatel'nogo doma, 1818.

la médecine à contribution, comme en témoigne une série de ses ouvrages : *Introduction à l'Esquisse d'un système de philosophie de la nature* (1799), *Système de l'idéalisme transcendantal* (1800), *Recherches philosophiques sur l'essence de la liberté humaine et les sujets qui s'y rattachent* (1809). Sous cet angle, la médecine est une science qui peut prendre en charge les passions et les folies incontrôlables, et l'âme devient aussi *explorable* que le corps. S'emparant de cette nouvelle perception de la médecine et illustrant une approche scientifique des phénomènes « surnaturels », Odoïevski et Polevoï introduisent le personnage du médecin comme un guérisseur de l'âme, qui s'occupe de l'inconscient du malade : c'est Segeliel dans *L'Improvisateur (Improvizator)* chez Odoïevski, ou le médecin dans *Emma* de Polevoï. Odoïevski marque un tournant important dans la perception des sciences et introduit un nouveau personnage de médecin dans la littérature russe : tout en gardant une auréole de mystère et d'étrangeté, le médecin apparaît sous les traits du scientifique par excellence. Il s'agit là d'un monde complexe où se croisent le modèle de Hoffmann et la philosophie de Schelling.

Les années 1840 peuvent être considérées comme une époque de transition, avant les grands bouleversements qui affecteront les sciences et, en conséquence, le champ de la littérature. Les pseudo-sciences à la mode dans le premier tiers du XIX^e siècle, dont les auteurs romantiques se sont largement emparés, font place dorénavant aux théories sur le réel élaborées par des scientifiques, anatomistes et physiologistes. L'intérêt se focalise sur les sciences naturelles et plus précisément sur la physiologie, ainsi que sur le corps vu comme un appareil anatomique, présenté *sans retouches*, ce qui lève un tabou longuement préservé par l'Église, pour laquelle le corps, à l'image de Dieu, est sacré. Le grand bouleversement (ou la « grande explosion », selon la terminologie lotmanienne) aura lieu dans les années 1860, créant inévitablement de nouveaux espaces littéraires et une autre perception du monde, avant l'arrivée d'une nouvelle ère au XX^e siècle.